

NOUS LES MAÎTRES D'ÉCOLE

Autobiographies d'instituteurs
de la Belle Époque
présentées par Jacques Ozouf



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Jacques Ozouf,
directeur d'études à l'École des Hautes Études
en Sciences sociales,
a écrit, en collaboration avec François Furet,
Lire et Écrire, Éditions de Minuit, 1977.

© Julliard/Gallimard, 1973.

Les instituteurs se racontent

C'est une évidence : on ne parle pas des instituteurs comme des employés des Postes ou de la S.N.C.F. Pour décrire ce groupe professionnel — si restreint pourtant : il y a 120 000 instituteurs et institutrices en 1914 —, on dispose de bien des registres, de la hargne à l'attendrissement. Mais il n'y a pas de ton neutre.

A cette émotivité concourent bien des raisons. L'une d'elles est le sentiment de la toile d'araignée que, recouvrant exactement l'hexagone national, tisse la III^e République. Dans chaque village, un instituteur au moins, et une maison d'école : répartition régulière, rassurante ou menaçante selon l'horizon dont on l'apprécie, jamais indifférente. Le surgissement de ces écoles neuves promet une révolution culturelle; comme autrefois d'églises, la France, entre 1880 et 1914, se couvre d'écoles. L'avantage est même à l'école; André Ferré, dans l'excellent livre qu'il a consacré aux instituteurs, note, satisfait, que l'école honore jusqu'au hameau chétif que nul clocher ne signale : le quadrillage, en chemin, s'est perfectionné.

Et puis, la domination spatiale se double d'une domination temporelle; hommes de peu, les instituteurs illustrent une ascension sociale irrésistible. A petit bruit, par les chemins laborieux des grandes écoles, ils ont partout su placer leurs fils : dans les lettres, l'Université, la politique... A un récent colloque de la rue d'Ulm — on traitait de la culture populaire —, tel professeur de Faculté s'excusait amicalement auprès de ses collègues

— et s'étonnait — de n'être pas, lui aussi, fils d'instituteurs.

Enfin, les Français — tous héritiers sur ce point de la pédagogie des lumières — ont mille peines à imaginer la résistance des hommes à l'enseignement qui leur est donné. Leur jugement sur la nation les entraîne invinciblement à un jugement sur l'école. Rares sont ceux qui mettent en doute l'efficacité de celle-ci à former celle-là. Criminelle, une nation est l'œuvre d'une école criminelle; éclairée, d'une école éclairée. L'école est une répétition générale : du métier, de la vie publique, de la guerre. Metteurs en scène de ce spectacle primitif que l'existence des hommes, ensuite, ne fait plus que reproduire, les instituteurs sont, du même coup, l'objet d'une attention passionnée. Qu'on veuille expliquer la vague de fond de l'opinion dans l'été 14, l'apathie de l'électorat devant la décolonisation, l'attachement populaire à l'Algérie française, c'est eux, toujours, qu'on fait comparaître.

Le grossissement est donc la règle des portraits d'instituteurs. Parcourons, dans les années qui précèdent 1914, leur galerie. Voici les anarchistes, qui voient dans les Français une masse veule, abêtie, soumise, indifférente. L'artisan de cette résignation lâche, c'est bien entendu l'instituteur, ce champion du conformisme, qui a remplacé et, même, « surpassé son rival religieux » (c'est le Libertaire d'octobre 1909). Voici les modérés, que les progrès du syndicalisme menacent d'une nation insoumise, demain peut-être insurgée; troupeau rétif dont le mauvais berger est l'instituteur laïque, qui dispense « un enseignement antipatriotique, malpropre et dégradant » (c'est la République française de décembre 1908). Voici enfin les socialistes, dans l'ivresse de leurs progrès, qui en font hommage aux instituteurs, « ces jeunes hommes, que la République bourgeoise croyait avoir à tout jamais, dans les écoles normales, assouplis à sa doctrine et pliés à ses fins, [et qui] ont senti la révolte monter

en eux; et non plus seulement la révolte contre les factions déchues, contre le cléricanisme, le royalisme, l'obscurantisme, mais aussi contre les dirigeants du présent, les rois de la houille et de la toile, les barons de la finance, les millionnaires qui prélèvent chaque jour une large part du travail des salariés » (c'est le Socialiste de janvier 1906).

On peut soutenir que les instituteurs, ici, ne sont guère qu'un prétexte polémique. Pourtant, pour fournir la matière de portraits aussi divergents, ils doivent être au moins des personnages compliqués, riches de virtuelles où chacun puise selon les besoins et l'humeur de sa démonstration. A les considérer de près, l'étonnement grandit : ces anti-patriotes ont donné tant d'officiers en 1914, tant de morts aussi! ces piliers de la République bourgeoise ont suscité tant de méfiance haineuse chez les tenants de l'ordre établi! Et puis, ces révolutionnaires n'ont fourni qu'une poignée de syndicalistes. Et ces anticléricaux se marient à l'église et font baptiser leurs enfants.

Archives provoquées

Il était tentant de faire taire tant de voix intéressées à leur démonstration et de demander aux instituteurs eux-mêmes de parler d'eux. C'est ce qui nous a suggéré d'entreprendre une enquête auprès des 20 000 instituteurs survivants de la belle époque. L'entreprise était malaisée. Il fallait retrouver la trace de ces 20 000 instituteurs et institutrices, établir un questionnaire, écrire 20 000 lettres, persuader d'y répondre, vaincre la lassitude que l'âge — les plus jeunes de nos correspondants avaient soixante-dix ans — explique assez, et aussi le mouvement spontané de méfiance qui retient d'entretenir un inconnu de son appartenance politique ou de ses sentiments religieux. Mais le but justifiait d'avance la monotonie et les difficultés de cette tâche. Arracher des textes au lourd sommeil des archives est toujours une victoire :

combien davantage ici, où c'est sur l'engourdissement des souvenirs — et bientôt sur la mort — qu'il fallait conquérir des récits qui, sans l'enquête, n'eussent jamais existé. Il s'est trouvé plus de quatre mille instituteurs — proportion qui, pour une enquête d'opinion de ce type, est énorme — pour comprendre le projet (parfois, même, de remarquables considérations de méthode accompagnent leurs envois), répondre au questionnaire et, souvent, dire l'intérêt passionné qu'ils avaient pris eux-mêmes au sauvetage de leur passé. Ce sont ces autobiographies provoquées qui, pour l'essentiel, constituent les archives où nous avons puisé ici.

C'est, aujourd'hui, un vrai trésor : une vingtaine d'épais dossiers, éclatant dans leurs sangles. Soixante ans après, ces hommes et ces femmes ont rassemblé leurs souvenirs, fouillé leurs greniers, sorti des carnets de comptes jaunis, de poussiéreuses « préparations » scolaires, des lettres à l'encre pâlie, et se sont racontés. Souvent, il est vrai, leurs réponses suivent sans inconstance le raide canevas du questionnaire : cette circonstance explique l'abrupt de certains textes, leur émiettement aussi. Mais, parfois, les instituteurs interrogés ont choisi leur plus beau cahier, intégré leurs réponses à un récit continu, trouvé, dès le début, le ton uni et un peu sourd de la confiance : « Je suis né au bourg de Saint-Michel-Chef-Chef, dernier d'une famille de onze enfants, dont six étaient morts avant ma naissance. Mon père était maçon, ouvrier d'abord, puis entrepreneur de modestes constructions... » Ce sont, comme on le verra, les témoignages les plus émouvants.

Certes, l'enquête qui a suscité ces réponses poursuit d'autres fins que la publication de ces confessions. Elle veut les soumettre au traitement statistique; elle cherche à montrer la validité, en histoire, des méthodes de l'enquête d'opinion. Mais, pour vouloir confier à des fiches perforées ou à des ordinateurs les récits récoltés, fallait-il en laisser perdre l'accent, la qualité littéraire — par-

fois —, la charge émotive — toujours? Il nous a semblé qu'on prendrait intérêt à les lire. Encore le passage à l'imprimerie risque d'en retrancher le charme qui toucha Péguy, celui que dégagent « cette écriture soignée, régulière, grammaticale, presque toujours modeste, calme et déjà conforme à la typographie; ce papier écolier; cette encre violette qui sert à recopier les devoirs... ».

User de ces archives créées imposait aussi une série de choix; contestables, et qu'il faut donc défendre. Un choix chronologique, d'abord : parmi les instituteurs qui nous ont répondu, les plus vieux sont entrés dans la carrière entre 1885 et 1890; mais, bien entendu, ils sont proportionnellement peu nombreux : il s'agit aujourd'hui de centaines, ou presque. Et c'est pour les années 1900-1914 que la densité des textes recueillis est forte. Nos archives nous ont donc contraint à nous tenir à cette mince tranche chronologique; parti pris synchronique qui rejette dans l'ombre beaucoup des incidents qui, de 1870 à 1914, animent le ménage que font la République et l'école. Les textes retenus se rapportent presque tous à ces dix années où le Bloc des Gauches vient d'annexer les instituteurs — on sait l'Internationale subie à Marseille en 1903 par Combes et Pelletan au Congrès des Amicales —; où les désavoue encore l'aile avancée du mouvement ouvrier; où bientôt la majorité républicaine, qui se soucie moins de leur appui, les abandonne aux attaques de la droite (au moment de l'Affaire des Manuels, en 1908-1910) et où, grâce à Jaurès, le socialisme — un socialisme « français » et « humaniste » — se les concilie. Malgré tout, la place énorme que, dans leurs confidences, ces hommes et ces femmes font au climat de leur enfance, permet de compenser la brièveté de la coupe chronologique choisie, en faisant plonger profondément dans le passé de la III^e République.

Et, par ailleurs, il fallait trancher dans la masse de ces documents selon des critères faciles à suspecter.

Car se perdre dans ces épais cahiers pour n'en retenir finalement que quelques paragraphes, n'était-ce pas nécessairement élire les récits les plus éclatants, ou les plus émouvants? faire alors la part belle au talent de quelques-uns, quitte à oublier en chemin qu'on voulait parler du corps des instituteurs? Charge classique contre les morceaux choisis, que cherche à contenir une défense elle-même classique : celle qui invoque la familiarité avec son sujet d'un auteur expert à déceler le témoignage représentatif. Défense chancelante il est vrai, toute suspendue à une caution morale. Dans le cas présent, pourtant, force est bien de s'en tenir à cet argument. Aussi bien ce petit livre ne veut être qu'une histoire d'instituteurs. L'histoire des instituteurs, elle, reste à écrire.

Il y a pire encore : la parole, ici, est à de très vieilles gens. Aux déformations de tout témoignage devraient alors s'ajouter celles de la nostalgie ou du radotage. Et d'autant que ces hommes et ces femmes lisent leur passé d'un présent dont ils s'estiment unanimement meurtris : au sens politique car, pour eux, les Républiques se gâtent en se succédant; au sens professionnel, car la situation de l'école laïque leur paraît bien dégradée; au sens personnel, puisque la société d'aujourd'hui décline les vieillards. Tous ces dépités auraient vite fait d'entraîner une description rêveuse et attendrie du passé. De l'album d'images qu'ils feuilletent, ils n'extrairaient que les plus flatteuses. Et si un romancier y trouvait son profit, l'historien, lui, devrait s'avouer vaincu.

Pourtant, si ces récits donnaient seulement l'image que les instituteurs se sont formée de leur métier, il faudrait encore ne pas les négliger. Entre la réalité de ce métier — tout de représentation — et la représentation que les instituteurs s'en font, il y a moins de distance qu'ailleurs. Quant à la nuance émotionnelle, ce n'est pas le regard rétrospectif qui la fait naître. On peut même soutenir que l'éloignement de l'évocation garantit le témoignage contre des émotions autrement défigurantes. Tout désir

a déserté ces textes; l'arrangement du récit ne doit valoir ni faveur ni privilège. Et la crainte en est absente aussi : quand la vie s'achève, il n'y a plus guère d'inconvénient à s'avouer franc-maçon, à reconnaître son rôle dans le syndicat ou le parti. A tout prendre, de tout ce qui peut colorer diversement un témoignage, la nuance du regret n'est pas la plus déformante.

Et puis, le regret est lui-même révélateur. La plainte obstinée qu'on entend dans ces confidences (le monde n'a pas tenu ses promesses, l'école n'a pas su faire la paix) ne dit pas seulement la mélancolie du vieil âge; elle dit l'effondrement d'un système de valeurs intact depuis le XVIII^e siècle et que deux guerres mondiales ont fait voler en éclats. L'acuité même de cette nostalgie dit mieux que tout ce que voulaient faire les instituteurs de la III^e République, et découvre le contenu exact de leur idéologie, même en ruine.

Recueillir, au lieu de sèches réponses à un questionnaire un peu raide, des récits en forme de confession a été une des heureuses surprises de cette enquête. Aussi est-ce eux que, d'abord, nous voudrions donner à lire, pour ne pas laisser perdre trop vite le ton uni de la confiance. Nous en avons choisi trois, sans obéir à d'autres impératifs que celui de la diversité. Géographique, puisqu'ils font voyager des Deux-Sèvres aux Basses-Alpes, en passant par l'Aube. Mais, encore plus, psychologique. Le premier laisse sourdre la passion politique; pour le second, la couleur des jours est l'essentiel; l'auteur du troisième, enfin, se préoccupe surtout de survivre.

I

Un militant du bocage vendéen

Soixante ans après, un instituteur du bocage vendéen raconte le début de sa carrière, de 1904 à 1914. Nous avons fidèlement transcrit les principaux passages de sa réponse à notre questionnaire, qu'accompagnait une lettre dont voici l'essentiel :

Monsieur et cher Collègue,

En vous adressant les réponses à votre questionnaire, je m'excuse d'avoir peut-être un peu prolongé le délai que je vous avais demandé. Ce travail a été dicté par un octogénaire, qui n'y voit presque pas, à sa femme,

un peu son aînée, qui n'y voit pas très clair non plus; et nous nous excusons tous les deux des imperfections matérielles.

Le volume du cahier vous prouve qu'il n'est pas une sèche réponse. Avant de rédiger ce texte, j'en ai discuté avec deux collègues et amis d'une génération presque disparue, et avec quelques autres de la génération suivante.

Nous avons pensé que la relation d'une carrière toute simple et incomplète ne suffisait pas pour donner une idée de la vie des instituteurs. Il nous semble qu'il faut raconter en détail quelques situations particulières, quelques incidents semblant sans importance, et juger à sa façon les idées et les faits. Le narrateur n'est pas capable de discerner lui-même, dans toutes ces choses détaillées, ce qui pourra être utilisé au travail d'ensemble. Seul l'exécutant peut en faire le choix. Tout ce qui a été cité est scrupuleusement rapporté. Pour les paroles, dans les conversations, s'il y a quelquefois des mots qui ne sont pas les vrais, l'idée fondamentale est toujours respectée. Les faits qui se sont passés en dehors de ma propre commune ont été relatés par un collègue qui a les mêmes scrupules que moi. Mon travail lui a été soumis, au fur et à mesure; il m'a parfois fait apporter des modifications pour rendre les choses plus claires et plus compréhensibles.

Fils d'instituteur

Né à E..., près de Niort en 1884 j'ai été élevé à la maison d'école : mon père, dernier des 8 enfants de cultivateurs, ancien élève de l'Ecole Normale de Parthenay — d'où il est sorti en 1875, avec le brevet complet —, était instituteur à E... (directeur à trois classes). Il avait été préparé à l'Ecole Normale dans une petite école de campagne, près de Niort. L'instituteur, ancien élève de l'E.N. de Parthenay, avait un véritable petit cours complémentaire, qui rassemblait

tous les grands de toutes les communes environnantes. [...] Dans la promotion de mon père (1872-1875) à l'E.N., sur 13 élèves, 2 sortaient de son école.

Je ne sais pas quel était l'enseignement reçu par ces hommes qui furent nos aînés. Ils avaient tous une culture assez sérieuse, et ils travaillaient encore à s'instruire après leur entrée en exercice. On voyait dans leur bibliothèque : Michelet, Thiers, l'anthologie des œuvres de Voltaire — publiée en 1878 à l'occasion du centenaire de sa mort —, Victor Hugo, Lamartine. Pas d'Alfred de Musset : l'école avait dû leur dire que c'étaient des livres licencieux. Ils connaissaient les racines grecques, les citations latines, dont ils comprenaient le sens, l'emploi et l'origine (peut-être par les feuilles roses du Larousse). Il y en avait qui étudiaient la botanique, la géologie : certains ont publié des volumes de contes, recueilli les vieilles chansons poitevines, etc... Mon père s'occupait beaucoup d'agriculture, car, tout près de Niort, dans un coin évolué, on faisait des expériences agricoles et on essayait les produits pour la destruction des animaux nuisibles; il était le collaborateur du professeur départemental d'agriculture.

Les anciens élèves de l'Ecole Normale avaient pleinement conscience de leur supériorité. Ils qualifiaient leurs collègues n'ayant que le Brevet Elémentaire de « Mérovingiens » (l'emploi de ce terme est disparu avec eux). Dans les communes où il n'y avait ni curé, ni docteur, ni vétérinaire, l'instituteur se trouvait au premier rang des « intellectuels ». Il y avait bien des bourgeois ayant été au Lycée; mais comme, à cette époque, un bourgeois ne devait pas travailler, quoiqu'intelligent, il en résultait des connaissances peu approfondies. J'ai le devoir de rendre hommage aux « Mérovingiens » que j'ai beaucoup connus : ils étaient simples comme leurs diplômes, mais ce furent d'excellents maîtres.

[...] Les instituteurs sortant de l'Ecole Normale étaient presque toujours nommés dans les villes. En 1875, mon père débuta à Bressuire. Son traitement était de 64 francs

par mois. Les adjoints se hâtaient d'aller « en commune », car, avec un grand nombre d'élèves, on pouvait doubler, et même tripler le traitement. En 1879, mon père fut nommé à Fay-l'Abesse, près de Bressuire, poste du Nord peu demandé. En 1882, il descendit vers le Sud, à E..., sa commune natale — école à trois classes — où il resta jusqu'à sa mort.

Ma mère, orpheline de bonne heure, fut élevée par ses grands-parents maternels, propriétaires à E... d'un hôtel d'une certaine importance. La construction de la ligne de chemin de fer de Chartres à Niort par Saumur fit décliner leur commerce, qu'ils cédèrent. Ma mère fut élevée comme les petites bourgeoises qui allaient « en pension » (pension libre, tenue par des laïques), recevaient une instruction approchant du Brevet Élémentaire, mais ne risquaient point cet examen.

Mon père avait été de ces privilégiés qui, en commune au moment de la loi sur la gratuité, avaient conservé le traitement représentant le montant de la rétribution scolaire (2 400 francs environ). Les revenus de petits biens immobiliers, reçus de ses parents, étaient d'environ 100 francs. Ceux, personnels, de ma mère représentaient une somme de 500 francs. Cet ensemble de ressources annuelles de 3 000 francs permettait de vivre convenablement.

Elève de mon père

Ayant eu mon certificat d'études dans l'école de mon père, je suis entré au lycée de Niort en 6^e classique (octobre 1895). Mon père estimait que je devais faire plus que lui. Les enfants des membres de l'enseignement étaient dispensés des frais d'études. De plus, j'avais une demi-bourse départementale. Ainsi l'enseignement secondaire n'était pas plus coûteux que l'école primaire supérieure.

Quand je fus à deux ans de mon premier bac, ma mère mourut. J'avais un jeune frère, de 7 ans plus

jeune que moi. La famille fit remarquer à mon père que les études après le bac étaient très onéreuses. Si je m'y engageais, je risquais d'entamer à mon profit le patrimoine familial. On décida donc que je serais instituteur, et je quittai le lycée.

Je suis revenu travailler avec mon père, pour le Brevet Elémentaire et l'Ecole Normale. L'enseignement classique, que j'avais suivi, pouvait permettre d'avoir le Brevet Elémentaire sans beaucoup de transition, mais non d'arriver au concours de l'Ecole Normale de Parthenay. A Parthenay, il y avait toujours beaucoup de candidats, dont de nombreux élèves de l'Ecole primaire supérieure de Bressuire, qui étaient fort bien préparés. Les professeurs de l'Ecole Normale les préféraient, car ils avaient vu en langues, en mathématiques, en sciences, le début du programme du Brevet supérieur. Dans ma promotion, sur 12 admis, les six premiers reçus étaient des élèves de l'E.P.S. de Bressuire. Beaucoup de jeunes des Deux-Sèvres, se destinant à l'enseignement et voulant passer par l'E.N., étaient obligés d'aller dans les départements de l'Ouest, à majorité cléricale. Les Ecoles normales de Savenay et d'Angers avaient un grand nombre de postes à pourvoir, et proportionnellement moins de candidats. J'aurais pu suivre cette voie plus facile, mais mon père tenait à l'E.N. de Parthenay, qui avait été la sienne.

Le premier... et dernier poste

Entré à l'Ecole normale de Parthenay en 1901, sorti en juillet 1904 avec le Brevet supérieur, je fus nommé instituteur adjoint à M..., important chef-lieu de canton, le 1^{er} décembre 1904; nommé directeur à cette même école le 1^{er} octobre 1920, j'y ai terminé ma carrière en juillet 1939.

Il convient d'expliquer ce retard de deux mois dans la nomination de début. A cette époque, le retard était une habitude dans les Deux-Sèvres, sans être chaque

Enquête exceptionnelle!
Soixante ans après, sur la
demande de Jacques
Ozouf, quatre mille
instituteurs ont rassemblé
leurs souvenirs. Ils ont
fouillé leurs greniers,
retrouvé leurs carnets
de comptes jaunis, déterrés
dictées et "préparations",
déballé leurs lettres et ces
journaux à l'encre violette.
Ils se racontent. Et de ces
archives qu'il aurait été
trop tard de susciter dans
dix ans, renaît la France
qui a formé la France.

